

Mme Lestrade avait pris son tricot comme tous les soirs. Ses doigts agitaient machinalement les longues aiguilles.

Elle interrogea, anxieuse :

— Parle vite !... Que veux-tu m'apprendre ?

Il ne répondit pas à la question directement posée.

— Mère, fit-il, sais-tu pourquoi je suis si heureux ce soir ?... La sécurtié du lendemain, un peu d'argent, me permettant d'augmenter mon bien-être et de mieux jouir de la vie, ne me donneraient pas cette joie profonde qui m'épanouit l'âme depuis ce matin... Je suis heureux pour d'autres causes... Je suis heureux, vois-tu, ma vieille maman parce que ces beaux appointements, cette situation sûre, cela me permet de réaliser enfin tous mes rêves : je peux épouser la femme que j'aime.

Les aiguilles du tricot s'arrêtèrent. Mme Lestrade devint livide et porta la main à son cœur comme si quelque chose venait de s'y briser. Mais elle contraignit sa voix à rester calme et dit doucement :

— Tu ne m'as jamais parlé de ton amour...

— Je m'étais promis de n'en parler à personne avant d'avoir conquis de haute lutte ma place au soleil. Pourquoi en aurais-je parlé ? Tu aurais souffert de me voir souffrir sans pouvoir renverser l'obstacle qui s'opposait à mon bonheur. On n'épouse pas une jeune fille pauvre quand on peut à peine gagner sa propre vie. Il fallait attendre... patiemment... Quelle longue attente !

— Cette jeune fille... elle est pauvre ?... Tu disais autrefois : " Je n'épouserai qu'une riche héritière..."

— C'est vrai !... Je désirais alors faire un mariage d'argent. Une belle dot aurait mieux servi mes calculs ambitieux. On dit cela quand on n'aime pas, ma pauvre maman ; mais quand on aime...

— Tu ne me dis pas qui elle est. Je cherche parmi nos petites amies de Fontaine-Vieille. Jeanne Laroche, peut-être ? Ou Louise Lambertier ?...

— Jeanne Laroche, Louise Lambertier ?... Ces petites échappées de couvent, timides et gauches ?... Non, mère ; je n'ai point cherché une femme parmi les jeunes filles de Fontaine-Vieille. Tu ne connais pas celle que j'ai choisie, bien que je t'aie parlé d'elle souvent. Peut-être te plaira-t-elle moins que les bonnes petites filles de là-bas. Elle a une manière toute différente de comprendre la vie, une autre éducation, d'autres principes. C'est la belle-sœur de Lorizier, Mlle Gilbert Le Clercq...

— Ce n'est plus une toute jeune fille...

— Elle a vingt-sept ans, j'en ai vingt-huit. Non, ce n'est pas une jeune fille comme le sont les pensionnaires de dix-huit ans qui jouent au mariage comme on joue à la poupée. Mlle Le Clercq est une vraie femme. Elle a déjà lutté pour la vie. Elle sait souffrir. La souffrance

trempe les âmes. C'est une nature très haute et très fière. Je t'ai dit qu'elle est sans fortune. Depuis deux ans, elle travaille sans relâche, aidée par les conseils de son beau-frère. Son talent d'aquarelliste s'affirme de jour en jour. Elle égalera les maîtres.

— J'aurais préféré pour toi une femme moins douée, plus modeste. Elles ont tant d'orgueil, parfois, ces natures d'élite ; l'orgueil dessèche le cœur... Il t'aurait fallu une petite âme toute pétrie de dévouement et de tendresse...

— Mlle Le Clercq n'a point de vanité. Elle est bien trop grande pour cela. Et si tu la voyais, ma chère maman, caressant ses petits neveux, s'empressant auprès de sa sœur, gardant pour tous un joli sourire, tu devinerais en elle des trésors d'affection qui ne demandent qu'à se répandre.

— Elle est jolie, cette jeune fille ?...

— Non, elle n'est pas régulièrement jolie. Le front est trop découvert, les lèvres trop minces, le menton trop accusé. Mais la fine pâleur du teint, la flamme des yeux, l'opulence des cheveux noirs et cette sveltesse élancée, cette aisance de manières, cette grâce des moindres gestes, n'est-ce pas de la beauté, plus que de la beauté ?...

Les aiguilles du tricot continuaient leur marche monotone. Raymond, sans se douter de la tempête intérieure qui bouleversait près de lui ce pauvre cœur maternel, achevait, avec des mots d'artiste et d'homme passionnément épris, le portait séduisant de Gilberte :

— Elle est intelligente et ambitieuse, disait-il. A nous deux, nous lutterons, avec toutes les forces vives de notre être, pour conquérir la célébrité et la fortune. C'est une combative comme moi. Nous réussirons. Quand on aime la bataille de la vie, âprement, on ne peut être vaincu ! Oh ! sentir près de soi, tous les jours, son charme délicat... Songe que je l'aime depuis deux ans, sans rien dire ; deux ans, deux siècles !...

— Et moi, pensait la mère — mais elle ne parlait pas, car ses paroles auraient fini dans un sanglot, — moi, je t'aime uniquement depuis que tu es au monde... Mais l'amour des mères... Que fait aux fils l'amour des mères ?...

Lui reprenait, suivant tout haut son rêve intime :

— Si tu savais comme elle a du goût, de l'adresse, le sens inné de l'élégance !... Elle donne un cachet rare à tout ce qui l'entoure. Ses toilettes, toujours simples, sont délicieuses... Elle a des doigts de fée pour transformer l'appartement le plus banal, et, quand elle met des fleurs dans un vase, elle sait grouper les tiges et marier les nuances avec un art qui fait rêver un peintre.

Le regard du jeune homme, involontairement cruel, allait du mobilier suranné au petit bouquet de violettes, dont les fleurs, trop pressées l'une contre l'autre, lui semblaient, dans leur